

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 47

Artikel: Grands mots et grandes choses
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205468>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

TROIS MOIS GRATUITS

Les personnes qui prendront un abonnement nouveau pour l'année 1909, 4 fr. 50 seulement ! recevront *gratuitement* le « Conteur vaudois » durant le 4^{me} trimestre 1908 (soit du 1^{er} octobre au 31 décembre).

GRANDS MOTS ET GRANDES CHOSES

A VEZ-VOUS remarqué que, depuis quelques années, les *grandes* choses abondent, j'entends, du moins, les choses qualifiées telles, car, en réalité, la plupart n'ont de *grand* que l'adjectif : grand hôtel, grand théâtre, grande librairie. Nous n'avons plus que de grands dîners, de grands boulevards, de grands magasins, de grands romans inédits, de grands concerts, etc., etc. Peut-être même finirons-nous par avoir de grands hommes, de grands génies, de grands caractères. Mais cela est plus doux.

A la fin, cette multiplicité de *grands* objets devient singulièrement fastidieuse. Le *petit* si dédaigné avait du bon, soyez-en certain. Et je regrette un peu les petites rues désertes, où l'on ne risquait pas d'être écrasé, où on ne tombait pas sous les pneus d'une automobile en voulant éviter les roues d'un tram ou les sabots d'un percheron ; les petits cafés où l'on causait avec quelques amis, les petits cercles intimes où l'on plaisantait sans façon, les petites boutiques où l'on achetait de confiance, les petits loyers... et même le petit Poucet.

Autrefois, la société était comme les anciennes diligences, composée de petits compartiments ; chaque classe avait aussi ses habitudes, ses quartiers, ses habits, ses marchands. Aujourd'hui, la diligence est devenue l'immense wagon où les places sont distinctes sans être positivement séparées. Tout s'agrandit, tout se généralise. C'est le progrès et Dieu me garde d'en médire. Mais, je le répète, les petites choses d'autrefois avaient bien leur charme. J'ai encore souvenance de quelques boutiques où, tout enfant, j'allais avec ma mère. Les marchands s'y succédaient presque de père en fils, ceux-ci héritant du commerce comme le paysan le champ paternel, la maison des aïeux. « Tenir boutique », n'était point, alors, une spéculation destinée à s'enrichir. Ces bonnes gens vivaient tout simplement, sans *grand* souci d'amasser des écus, mais comme la vie était moins compliquée, comme on ignorait encore les *grands* besoins d'aujourd'hui ; le luxe, le clinquant, le teuf-teuf, les bicyclettes, il arrivait que les écus s'accumulaient quand même et que la fortune, peu à peu, s'installait au logis.

On les connaissait de longue date, ces marchands, on les aimait, on s'intéressait à leurs circonstances de famille, comme ils s'intéressaient aux nôtres. On savait leur généalogie, leurs alliances, leurs tenants et aboutissants. On avait

confiance en leur parole. Aujourd'hui, les grands bazars impersonnels et complexes, éliminent peu à peu les boutiques de jadis. Vous entrez dans certains de ces caravansérails avec la ferme intention d'acheter un binocle et vous sortez ayant commandé une villa ou une motocyclette. Le photographe y voisine avec le dentiste, le restaurant avec la bibliothèque, l'odeur des côtelettes s'y marie au parfum des savons de toilette, la salle d'armes est vis-à-vis de la salle à manger, c'est un capharnaüm luxueux et bizarre. On y trouve les gazettes du jour et le roman nouveau, aussi bien que les langoustes encore remuantes et les ananas arrivés du matin. Le tailleur vous offre ses services et le médecin ses prescriptions et je ne suis pas bien certain que ces *grands* magasins, auxquels un bureau d'architecte est adjoint pour les clients désireux de faire construire, ne possède pas aussi une agence matrimoniale toute prête à conclure des unions assorties entre les célibataires repentants et les demoiselles avec ou sans tache, avantageées de la forte somme.

Tout cela est très *grand*, mais je préfère encore nos vieilles petites boutiques.

LE PÈRE GRISE.

LES CHANSONS DE NOS GRANDS-PÈRES

Retour au gîte.

Il est minuit, à gagner sa demeure,
Chacun de nous doit prudemment songer.
Pour les maris, ah ! le vilain quart-d'heure.
Pour les amants, c'est l'heure du berger.
Oh ! mes amis, ajournons à quinzaine
Nos airs joyeux, nos chants de gai savoir.
Momus, remonte aux célestes demeures,
Il est minuit, bonsoir, jusqu'au revoir, bonsoir.

A nos santés ! vidons enfin nos verres,
Avant de fuir ce toit hospitalier ;
Nos devanciers, les fidèles compères,
Buvaient toujours au coup de l'étrier.

Oh ! mes amis, etc.

Chemin faisant, si quelque jouvencelle,
Pour son falot nous prend en tapinois,
Conduisons-la sans bruit et sans chandelle,
La nuit, on a les yeux au bout des doigts.

Oh ! mes amis, etc.

De nos santés la cohorte agréable
S'augmente encore avec le vin clair et,
Quand on est quinze en se mettant à table,
On se voit trente à la fin du banquet.

Oh ! mes amis, etc.

Si l'un de nous se sent la tête prise,
Vite offrons-lui un bras sûr et prudent,
On nous prendrait pour la patrouille grise
Si l'un de nous marchait en chancelant.

Oh ! mes amis, etc.

Si d'un regret votre soif est coupable,
Sur ces bouchons, pourquoi jeter les yeux ?
De ces flacons qui restent sur la table,
Dans quinze jours le vin sera plus vieux.

Oh ! mes amis, etc.

ROUTES DE JADIS

L'ACCROISSEMENT du réseau des voies ferrées n'empêche pas le canton de Vaud d'améliorer ses routes. Cette semaine encore, le Grand Conseil a voté dans cette intention une série de crédits élevés. Que nous voilà loin du temps où d'aller de Moudon à Lausanne était un périlleux voyage, qu'on n'entreprenait pas sans avoir fait son testament !

Ainsi que le dit le *Mémorial des travaux publics*, publié par l'Etat de Vaud en vue de l'Exposition nationale de 1896 de Genève, c'est aux Romains que revient l'honneur d'avoir tracé dans notre pays les premières grandes artères. Les noms de plusieurs de ces voies trahissent leur origine. La route dite de l'Etraz, entre Nyon et Cossonay, est l'ancienne *Via Strata*. Un chemin qui lui est parallèle, près de Rolle, se nomme le Petit-Etraz. On retrouve cette désignation entre Orbe et Orny. Une rue de Lausanne s'appelle la rue d'Etraz. Le long du pied du Jura, à partir du Pays de Gex jusqu'à Romainmôtier, le chemin Magnin révèle son origine romaine par son nom dérivé de *Via Magna*.

Les Romains dressaient, de mille en mille pas, des colonnes au bord des chemins pour indiquer aux voyageurs les distances itinéraires ; ces colonnes milliaires portaient des inscriptions à l'honneur des empereurs auxquels étaient dues les chaussées ou leur amélioration. Il est probable que ces voies étaient surtout des routes militaires. Elles avaient des stations appelées *mansiones* et *mutationes*. *Mansio* était le lieu de l'étape ; *mutatio* désignait le relai des voitures et des chevaux. Les chaussées romaines montrent çà et là encore quelques-uns de leurs tronçons, tantôt pavés de cailloux ou de grosses pierres plates, tantôt couverts de gravier mêlé de terre glaise.

Dans la période troublée et obscure qui suivit la civilisation romaine, on voit le Pays de Vaud s'enrichir, ici, de couvents et d'églises, là de châteaux-forts et de villes murées. De ponts et de routes, il n'est fait que de rares mentions.

A Orbe, on attribue à la reine Brunehaut et à sa petite-fille Théodelinde la construction d'un pont très hardi, en l'an 604.

La reine Berthe, la fileuse de pieuse mémoire, est citée comme ayant voué des soins assidus à l'édilité publique.

Encore à Orbe, la tradition rapporte que le pont du Moulinet fut construit, en 1424, par un pauvre ermite, Girard Borrellet, dont la cellule et l'oratoire se trouvaient au milieu des rochers qui dominent le pont sur la rive droite de la rivière.

Les différentes maisons de Savoie et de Gruyère qui régnèrent sur le pays dans les siècles suivants jusqu'à l'époque de la Réformation n'ont guère laissé de traces de leur activité dans le domaine des voies de communication.

C'est peut-être à cette époque que remonte l'ouverture de la « charrière royale » des Mosses, qui reliait les vallées du Rhône et de la Sa-